



H e r m a n G o r t e r

**R é p o n s e  
à L é n i n e**

sur

« La Maladie Infantile du Communisme »  
(1920)

**L I B R A I R I E O U V R I E R E**

67, Boulevard de Belleville, Paris

H. GORTER - RÉPONSE À LÉNINE

H e r m a n G o r t e r

**R é p o n s e**  
**à L é n i n e**

sur

« La Maladie Infantile du Communisme »

(1920)

300

**LIBRAIRIE OUVRIERE**  
**67, Boulevard de Belleville, Paris**

## TABLE

Juillet 1920 .....	p. 3
Lettre ouverte au camarade Lénine	
I. Masses et chefs .....	p. 6
II. La question syndicale .....	p. 26
III. Le Parlementarisme .....	p. 49
IV. L'opportunisme dans la III <sup>e</sup> Internationale .....	p. 90
V. Conclusion .....	p. 97



Imprimerie de la Société Nouvelle d'Éditions Franco-Slaves  
32, rue de Ménilmontant, Paris (20<sup>e</sup>).

## Juillet 1920

En 1920 Révolution Russe et Léninisme étaient parvenus à leur apothéose : le succès de la tactique bolchévique dans la révolution d'octobre avait ébloui l'esprit des élites révolutionnaires dans les pays occidentaux, qui regardaient vers l'orient avec une foi presque aveugle. Une grande vague révolutionnaire ébranlait l'Europe, l'armée rouge de Toukhatchevski menaçait Varsovie, le prolétariat allemand était prêt à s'élancer dans la mêlée, le prolétariat italien occupait les usines, partout la classe ouvrière était en ébullition. L'espoir, la presque certitude de la victoire révolutionnaire éclairaient l'horizon de l'idéologie communiste. Ce fut dans ce milieu historique, où l'esprit d'analyse était forcément affaibli par la splendeur de la lumière orientale, que Hermann Gorter, théoricien et poète du communisme, s'empara de l'arme de la critique.

Lénine, devenu homme d'état, d'un état qui devait dans la suite devenir l'état de la néo-bourgeoisie russe, avait écrit un mauvais livre : « L'Extrémisme, maladie infantile du Communisme ». La pointe de cette brochure, qu'aujourd'hui, nous pouvons à bon droit qualifier nettement de contre-révolutionnaire, était dirigée principale-

ment contre les ultra-gauches allemands, c'est à dire contre le Parti Communiste Ouvrier.

Cette élite de révolutionnaires marxistes qui conserva et conserve encore au prolétariat allemand et international la tradition révolutionnaire de l'Union ouvrière et du Spartacusbund, préconisait au sein de la classe ouvrière d'Allemagne une tactique, une méthode d'action, inspirées par les dernières expériences de la lutte de classe en occident : Elle préconisait la lutte sans compromis du prolétariat contre la bourgeoisie, le boycottage du parlement et la destruction des syndicats en même temps que de tout l'appareil étatique du capitalisme, lui opposant la dictature du prolétariat dans la forme des conseils d'usines. Cette manifestation idéologique originale du prolétariat allemand ne se localisait pas en Allemagne. Des manifestations analogues prenaient forme en Hollande avec les Tribunistes, en Angleterre avec les fondateurs du Parti Communiste Anglais, en Italie avec la fraction anti-parlementariste de Bordiga et même avec celle de l'Ordine Nuovo de Turin, qui était aussi anti-parlementariste. Le livre de Lénine et l'action subséquente du Léninisme visaient à la destruction de ce développement idéologique, légitimé par les expériences de la lutte de classe dans l'Europe occidentale.

En fait l'offensive contre la gauche donna des résultats favorables en Italie et en Angleterre, où Bordiga et Pankhurst rentrèrent dans les rangs du Léninisme. Les tribunistes hollandais, Gorter et Pannekoek, les éléments du Parti Communiste allemand (K. A. P. D.) restèrent seuls sur la brèche de l'Internationalisme marxiste. Gorter au nom du Parti Communiste Ouvrier d'Allemagne répondit à la « Maladie infantile » de Lénine par sa « lettre ouverte » qui malheureusement ne fut pas en son temps placée devant tout le prolétariat international. Cette lettre est bien connue en Allemagne, mais le prolétariat

français en ignore encore l'existence. Et comme depuis dix années ce document n'a rien perdu de son intérêt, qu'il a au contraire acquis une valeur historique et révolutionnaire encore plus grande, nous allons faire tous nos efforts pour qu'il soit connu au moins de l'avant-garde du mouvement ouvrier en France.

*Les Groupes Ouvriers Communistes.*

*Juillet 1930.*

## LETTRE OUVERTE AU CAMARADE LÉNINE

### Avant-propos

Je voudrais attirer votre attention, camarade Lénine, la vôtre et celle du lecteur, sur le fait que cette brochure a été écrite pendant la marche victorieuse des Russes sur Varsovie.

Je voudrais aussi m'excuser auprès de vous et du lecteur pour les nombreuses répétitions. La tactique des « gauchistes » étant inconnue des ouvriers de presque tous les pays, cela n'a pu être évité.

H. G.

### I. — MASSES ET CHEFS

Cher camarade Lénine,

J'ai lu votre brochure sur l'extrémisme dans le mouvement communiste. J'en ai beaucoup appris, comme de tous vos ouvrages. Je vous en suis reconnaissant, avec sûrement beaucoup d'au-

tres camarades. Mainte trace et maint germe de cette maladie infantile qui, sans nul doute, se trouvaient aussi chez moi, en ont été chassés et le seront certainement encore. De même, ce que vous dites, de la confusion que la révolution a causé dans beaucoup de têtes, est tout-à-fait juste. Je le sais : la révolution est venue si soudaine et si contraire à toute attente ! Votre ouvrage sera pour moi un nouveau stimulant à ne faire dépendre toujours davantage mon jugement sur toutes les questions tactiques, y compris celles de la révolution, que de la situation réelle, que des rapports réels entre les classes, tels qu'ils se manifestent politiquement et économiquement.

Après avoir lu votre brochure, j'ai pensé : tout cela est juste.

Mais lorsqu'à tête reposée, je me suis longuement demandé si maintenant je devais cesser de soutenir cette « Gauche », et d'écrire des articles pour le K. A. P. D. et pour le parti de l'opposition en Angleterre, j'ai dû m'y refuser.

Cela semble contradictoire. Mais la contradiction vient, camarade, de ce que votre point de départ dans la brochure n'est pas juste. Vous avez tort, selon moi, au sujet du parallélisme entre la révolution de l'Europe de l'Ouest et la révolution russe, au sujet des conditions de la révolution dans l'Europe de l'Ouest, autrement dit du rapport des forces de classes, et, à cause de cela, vous méconnaissez le terrain de développement de la gauche, de l'opposition. Ainsi la brochure semble être juste si l'on adopte votre **point de départ** ; si on le rejette (et c'est ce qu'on doit faire), alors **toute la brochure est fautive**. Etant donné que tous les jugements que vous portez,

les uns erronés, les autres radicalement faux, se rassemblent dans la condamnation du mouvement de gauche, particulièrement en Allemagne et en Angleterre, comme, sans être d'accord sur tous les points avec ce mouvement, comme les chefs le savent, je reste tout-à-fait décidé à le défendre, je crois agir pour le mieux en répondant à votre brochure par une défense de la Gauche. Cela me donnera l'occasion, non seulement de montrer son terrain de développement, de prouver son droit à l'existence et ses qualités maintenant, et ici dans l'Europe de l'Ouest, dans le stade actuel, mais aussi, et cela est peut-être aussi important, **de combattre les représentations à l'envers qui prévalent au sujet de la révolution ouest-européenne, surtout en Russie.** L'un et l'autre a son importance, car aussi bien la tactique ouest-européenne que la russe dépendent de la conception de la révolution en Europe occidentale.

J'aurais volontiers rempli cette tâche au Congrès de Moscou, mais je n'ai pas été en état d'y aller.

En premier lieu, j'ai à réfuter deux de vos remarques qui peuvent fausser l'opinion des camarades et des lecteurs. Vous parlez avec ironie et sarcasme de l'ineptie ridiculement puérile de cette lutte en Allemagne à propos de « dictature des chefs ou des masses », « du sommet ou de la base » etc... Que de tels problèmes ne devraient pas avoir à se poser, nous en sommes pleinement d'accord. Mais nous ne sommes pas d'accord avec l'ironie. Car malheureusement ce sont là des questions qui se posent encore en Europe occidentale. En effet nous avons en Europe occidentale, dans beaucoup de pays encore, des chefs

comme il y en avait dans la 2ème Internationale, nous sommes encore à la recherche des chefs véritables **qui ne cherchent pas à dominer les masses** et ne les trahissent pas, et, aussi longtemps que nous ne les aurons pas, nous voulons que tout se fasse de bas en haut, et par la dictature des masses elles-mêmes. Si j'ai un guide dans la montagne et qu'il me conduise à l'abîme, j'aime mieux n'en pas avoir. Quand nous aurons trouvé les vrais chefs, nous laisserons choir cette recherche. Car alors masse et chef ne feront qu'un. C'est cela, et rien d'autre, que nous entendons dire, la gauche allemande, la gauche anglaise et nous.

Et la même chose est valable pour votre deuxième remarque, suivant laquelle le chef doit former avec la masse et la classe un tout homogène. Nous sommes tout-à-fait d'accord. Seulement il s'agit de trouver et d'éduquer de tels chefs, qui soient vraiment unis à la masse. Les trouver et les éduquer, cela les masses, les partis politiques et les syndicats ne le pourront que par une lutte extrêmement difficile dirigée aussi vers le dedans. Cela vaut aussi en ce qui concerne la discipline de fer et le centralisme renforcé. Nous en voulons bien, mais seulement après avoir trouvé les véritables chefs, pas avant. Sur cette très dure bataille, qui maintenant en Allemagne et en Angleterre, dans les pays les plus rapprochés de la réalisation du communisme, est menée déjà avec le plus grand effort, votre ironie ne peut avoir qu'une influence néfaste. **Avec ce sarcasme, vous faites le jeu des éléments opportunistes de la Troisième Internationale.** Car c'est un des moyens avec lesquels des éléments

dans la Ligue Spartacus et dans le B. S. P. en Angleterre, et aussi dans les Partis communistes de maint autre pays, réussissent à tromper les ouvriers en leur disant que toute la question de la Masse et du Chef est un non-sens, « est absurde et puérite ». Avec cette phrase, ils évitent, ou veulent éviter qu'on les critique, eux, les chefs. Avec cette phrase de la discipline de fer et de la centralisation, ils écrasent l'opposition. Vous mâchez la besogne des éléments opportunistes.

Vous ne devez pas faire cela, camarade. En Europe occidentale nous sommes encore dans le stade de préparation. On devrait **plutôt soutenir les lutteurs que les dominateurs.**

Mais ceci n'est qu'en passant. J'y reviendrai encore dans le cours de ma lettre. Il existe une raison plus profonde pour laquelle je ne peux pas être d'accord avec votre brochure. C'est la suivante :

Quand nous autres marxistes de l'Europe occidentale lisons vos brochures, vos études et vos livres, il y a, au milieu de l'admiration et de l'assentiment que tout ce que vous avez écrit a trouvé chez nous, un moment où presque toujours nous devenons très prudents dans la lecture, sur lequel nous attendons des éclaircissements plus détaillés, et qu'ensuite, n'ayant pas trouvé ces éclaircissements, nous n'acceptons pas sans la plus grande réserve. C'est là où vous parlez des ouvriers **et des paysans pauvres** ; vous en parlez très, très souvent. Et partout vous parlez de ces deux catégories comme de facteurs révolutionnaires sur le monde entier. Et nulle part, au moins dans ce que j'ai lu, vous ne faites ressortir clairement et distinctement la **très grande dif-**

**férence qui existe en cette matière entre la Russie d'une part** (avec quelques pays de l'Europe orientale), **et, de l'autre, l'Europe de l'Ouest**, (c'est-à-dire l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, la Suisse et les Pays Scandinaves, peut-être même l'Italie). Et pourtant, à mon avis, la base matérielle des divergences d'appréciation qui vous séparent de ce qu'on appelle la Gauche en Europe occidentale, en ce qui concerne la tactique dans les questions syndicale et parlementaire, est justement la différence que présentent sur ce point la Russie et l'Europe de l'Ouest.

Vous connaissez naturellement aussi bien que moi cette différence, mais vous n'en avez pas tiré les conclusions pour la tactique en Europe occidentale, au moins dans ce que j'ai lu de vos ouvrages. Vous avez laissé ces conclusions hors de considération, et, à cause de cela, votre jugement sur la tactique en Europe occidentale est faux.

Cela a été et reste d'autant plus dangereux, que partout en Europe occidentale, cette phrase de vous est récitée mécaniquement dans tous les partis communistes, même par des marxistes. Il paraît même, à en croire tous les journaux, revues et brochures communistes, et les réunions publiques, que tout-à-coup une révolte des paysans pauvres est proche en Europe occidentale. On ne fait pas remarquer la grande différence avec la Russie. Et par cela l'opinion est faussée. celle du prolétariat aussi. Parce que vous-autes en Russie avez une immense classe de **paysans pauvres**, et que vous avez vaincu avec leur aide, vous présentez les choses comme si en Europe

occidentale nous avions aussi cette aide en perspective. Et parce que vous autres en Russie n'avez vaincu que par cette aide, vous présentez les choses comme si c'était par cette aide qu'on ait à vaincre ici aussi. Par votre silence sur cette question en ce qui concerne son application à l'Europe occidentale, vous présentez les choses ainsi, et toute votre tactique ressort de cette conception.

Mais cette conception n'est pas la vérité. Il existe une formidable différence entre la Russie et l'Europe occidentale. En général, l'importance des paysans pauvres comme facteur révolutionnaire diminue de l'est à l'ouest. Dans des parties de l'Asie, de la Chine et de l'Inde, cette classe serait absolument déterminante, si une révolution y éclatait. En Russie, elle représente pour la révolution un facteur indispensable et essentiel. En Pologne et dans quelques autres états de l'Europe méridionale et centrale, elle est encore un atout important **pour** la révolution, mais ensuite plus on va à l'ouest, plus on la voit se dresser hostile **en face** de la Révolution.

La Russie avait un prolétariat industriel de 7 à 8 millions. Mais les paysans pauvres étaient au nombre de 25 millions environ. (Vous me pardonnerez les inexactitudes dans les chiffres qui pourraient advenir, car je dois citer par cœur, cette lettre étant urgente). Quand Kerensky se refusa à donner la terre aux paysans pauvres, vous saviez qu'ils viendraient forcément bientôt de votre côté, dès qu'ils s'en seraient aperçus. Ceci n'est pas et ne sera pas le cas en Europe occidentale ; une telle situation n'existe pas dans les pays de l'Europe occidentale que j'ai cités.

La situation des paysans pauvres dans l'Eu-

rope occidentale est toute autre qu'en Russie. Bien qu'elle soit quelquefois terrible, elle ne l'est pas autant chez nous que chez vous. Ici les paysans pauvres possèdent un coin de terre comme fermier ou comme propriétaire. Les moyens de circulation très développés leur permettent souvent de vendre quelque chose. Dans les circonstances les plus difficiles ils ont souvent de quoi se nourrir. Les dernières décades leur ont apporté quelque amélioration. Ils ont maintenant en mesure d'exiger de hauts prix en période de guerre et d'après-guerre. Ils sont indispensables car on n'importe qu'en très faible proportion les matières alimentaires. Ils peuvent donc maintenir les hauts-prix. Ils sont soutenus par le capitalisme. Le capital les soutiendra tant qu'il restera lui-même debout. La situation des paysans pauvres chez vous était beaucoup plus terrible. A cause de cela, chez vous les paysans pauvres avaient aussi leur programme politique révolutionnaire et étaient organisés dans un parti politique révolutionnaire, chez les Socialistes-Révolutionnaires. Ce n'est le cas nulle part ici. En plus de cela, il existait en Russie une quantité énorme de biens qui pouvaient être partagés, grandes propriétés foncières, bien de la couronne, terres d'état, biens monastiques. Mais qu'est-ce que les communistes d'Europe occidentale peuvent offrir aux paysans pauvres pour les amener à la révolution, pour les rallier à eux ?

---

(\*) Vous écrivez par exemple dans « l'Etat et la Révolution » : (page 67) « La majorité écrasante de la paysannerie, dans tout pays capitaliste qui en possède vraiment une, est opprimée par le gouvernement et as-



Il y avait en Allemagne (avant la guerre) quatre à cinq millions de paysans pauvres (jusqu'à 2 hectares). Dans la véritable exploitation en grand (plus de 100 hectares) il y avait seulement 8 à 9 millions d'hectares. Si les communistes partageait tout cela, les paysans pauvres seraient toujours encore des paysans pauvres, car sept à huit millions d'ouvriers agricoles voudraient aussi avoir quelque chose. Mais il ne peuvent pas même les partager toutes, car ils les garderont eux-mêmes comme exploitations en grand (\*).

Ainsi les communistes en Allemagne n'ont pas un seul moyen, à part quelques territoires relativement petits, d'attirer à eux les paysans pauvres. Car les exploitations moyennes et petites ne seront sûrement pas expropriées. Tout-à-fait analogue est la situation des quatre à cinq millions de paysans pauvres de la France ; de même en Suisse, Belgique, Hollande, et dans deux pays Scandinaves (\*\*). Partout dominant les exploitations moyennes et petites. Et même en Italie, le cas est encore sujet à caution. Pour ne pas citer l'Angleterre où il n'y aurait guère que cent à deux cent mille paysans pauvres.

Les chiffres montrent aussi qu'il y a relative-

---

pire à son renversement, à l'établissement d'un gouvernement « bon marché ». Pour réaliser cela, le prolétariat seul est prédestiné. » ...Mais la difficulté est que la paysannerie n'aspire pas au communisme.

(\*) Les thèses agraires de Moscou le confirment.

(\*\*) Pour la Suède et l'Espagne, je ne possède pas de données statistiques.

ment peu de paysans pauvres en Europe occidentale. Ainsi dans les troupes auxiliaires, si elles existaient, seraient seulement en petit nombre.

D'autre part la promesse que, sous le régime communiste, ils n'auraient pas à payer de fermages et de rentes hypothécaires ne peut pas les allécher. Car avec le communisme ils voient venir la guerre civile, la disparition des marchés et la dévastation.

Les paysans pauvres en Europe occidentale, à moins qu'il ne vienne une crise beaucoup plus terrible que celle qui existe actuellement en Allemagne, une crise qui par son caractère désastreux surpasse tout ce qui est arrivé jusqu'à présent, resteront donc avec le capitalisme aussi longtemps qu'il lui restera un peu de vie

Les ouvriers en Europe occidentale sont tout seuls. Car d'autre part, c'est seulement une couche toute mince de la petite bourgeoisie pauvre qui les aidera. Et celle-ci est économiquement insignifiante. Les ouvriers devront porter tout seuls le poids de la Révolution. Voilà la grande différence avec la Russie.

Peut-être, camarade Lénine, direz-vous que cela était aussi le cas en Russie. En Russie également, le prolétariat a fait seul la Révolution. C'est seulement après la révolution que sont venus les paysans pauvres. Cela est vrai, mais la différence reste formidable.

Vous saviez, camarade Lénine, que les paysans viendraient sûrement et vite de votre côté. Vous saviez que Kérénsky ne pouvait ni ne voulait leur donner la terre. Vous saviez qu'ils ne soutiendraient plus Kérénsky bien longtemps. Vous aviez un maître-mot « la terre aux paysans » avec le-

quel vous pouviez tout de suite les amener en quelques mois vers la prolétariat. Nous-autres, par contre, sommes sûrs que partout, dans les limites du prévisible et sur le continent Ouest-Européen, ils soutiendront le capitalisme.

Peut-être direz-vous que sans doute en Allemagne il n'y a pas une grande masse de paysans pauvres qui soit prête à nous aider, mais que des milliers de prolétaires qui maintenant encore sont à la bourgeoisie viendront sûrement de notre côté. Que par conséquent la place des paysans pauvres russes sera occupée ici par des prolétaires. Qu'ainsi, il y aura quand même du renfort.

Cette conception aussi est fausse dans son essence. La différence avec la Russie reste énorme.

Car les paysans russes sont venus au prolétariat **après** la victoire sur le capitalisme. Mais quand les ouvriers allemands qui se placent actuellement encore aux côtés du capitalisme viendront au communisme, alors la lutte contre le capitalisme commencera seulement pour de bon.

Du fait que les paysans pauvres étaient là, à cause de cela et seulement à cause de cela, les camarades russes ont vaincu. Et la victoire est devenue solide et forte du jour où ils ont changé de camp. Du fait que les ouvriers allemands sont placés dans les rangs du capitalisme on ne peut rien tirer pour la victoire, la victoire ne sera pas non plus facile, et quand ils passeront à nous, la vraie bataille commencera seulement.

La révolution russe a été terrible pour le prolétariat pendant les longues années qu'a duré sa préparation. Redoutable elle reste, après qu'elle a vaincu. Mais elle était facile au moment même où elle avait lieu, justement à cause des

paysans. Chez nous c'est tout différent, c'est juste l'inverse. Avant, elle est facile, et après, elle sera facile. Mais elle-même sera terrible. Probablement plus terrible que jamais révolution ne fut. Car le capitalisme, qui était faible chez vous, qui dominait seulement un peu le féodalisme, le moyen-âge et même la barbarie, est fort chez nous, puissamment organisé et solidement enraciné. Quant aux couches inférieures des classes moyennes, quant aux petits paysans et aux paysans pauvres, ces éléments qui sont toujours du côté du plus fort soutiendront le capitalisme jusqu'à sa fin définitive, à l'exception d'une couche mince sans importance économique.

La révolution en Russie a vaincu par l'aide des paysans pauvres. Cela doit être gardé en mémoire ici en Europe occidentale et partout dans le monde. Mais les ouvriers en Europe occidentale sont seuls. On ne doit jamais oublier cela en Russie.

Le prolétariat en Europe occidentale est seul. Voilà la vérité. Et sur cela, sur cette vérité, notre tactique doit être basée. Toute tactique qui n'est pas basée sur cela est fausse, et mène le prolétariat à d'immenses défaites.

La pratique également prouve que cette affirmation est la vérité. Non seulement en effet les petits paysans de l'Europe occidentale n'ont pas de programme, et non pas revendiqué la terre, mais, maintenant que le communisme s'approche, ils ne bougent pas davantage.

Mais naturellement cette affirmation ne doit pas être prise dans un sens absolu. Il existe, comme je l'ai déjà dit, des territoires en Europe

occidentale où la grande propriété domine et où par conséquent on peut trouver chez les paysans des alliés pour le communisme. Il existe d'autres territoires où, à cause de circonstances locales, etc..., les paysans pourront être gagnés. Mais ces territoires sont relativement peu nombreux.

Le sens de mon affirmation n'est pas non plus, que tout à la fin de la révolution, quand tout s'effondre, aucun paysan pauvre ne viendra chez nous. Cela est indubitable. Pour cette raison aussi nous devons faire de la propagande parmi eux. Mais nous avons à déterminer notre tactique en considérant le commencement et le développement de la révolution. Donc la manière d'être et la tendance générales des circonstances sont dans la situation telles que je disais. Et c'est sur elles seulement qu'on peut et doit baser une tactique. (\*)

Il suit de là en premier lieu — et cela doit être dit avec insistance et distinctement — qu'en Europe occidentale la vraie révolution, c'est-à-dire le renversement du capitalisme ainsi que la construction et l'entretien durable du communisme, est maintenant seulement possible encore dans les pays où le prolétariat seul est assez fort en face de toutes les autres classes, donc en Allemagne et en Angleterre — et en Italie parce que l'aide des paysans pauvres est possible. Par la propagande, l'organisation et la lutte. La révo-

(\*) Vous, camarade, vous ne chercherez certainement pas à gagner une bataille en considérant les affirmations de vos adversaires dans un sens absolu, comme font les petits esprits. Ma remarque ci-dessus n'est donc destinée qu'à ceux-ci.

lution elle-même ne pourra avoir lieu que lorsque l'économie aura été ébranlée de telle manière par la révolution dans les plus grands états (Russie, Allemagne, Angleterre) que les classes bourgeoises auront été suffisamment affaiblies.

Car vous me ferez sûrement cette concession que nous ne pouvons pas mettre au point notre tactique sur des événements qui viendront peut-être, mais qui manqueront peut-être (aide des armées russes, insurrection hindoue, crise terrible comme il n'en a jamais encore existé, etc.)

Que vous n'ayez donc pas vu cette vérité sur la signification des paysans pauvres, c'est là votre première grande faute, camarade. Et c'est en même temps celle de l'Exécutif à Moscou et du Congrès International.

Allons plus loin. Que signifie maintenant au point de vue de la tactique cet isolement du prolétariat occidental, (si différent de la situation du prolétariat russe), ce fait qu'il ne peut attendre un secours de nulle part, de nulle autre classe ?

Cela signifie que chez nous les efforts exigés des masses par la situation sont encore beaucoup plus grands qu'en Russie.

Et deuxièmement, que l'importance des chefs est proportionnellement plus petite.

Car les masses russes, les prolétaires, prévoyaient avec certitude, et constataient déjà pendant la guerre — en partie sous leurs yeux, — que les paysans se placeraient bientôt de leur côté. Les prolétaires allemands, pour ne parler d'abord que d'eux, savent qu'ils ont contre eux

tout le capitalisme allemand avec toutes les classes.

Les prolétaires allemands, sans doute, comptaient déjà avant la guerre, 19 à 20 millions d'ouvriers véritables dans une population de 70 millions. Mais ils sont seuls vis-à-vis de toutes les autres classes.

Ils se trouvent en face d'un capitalisme beaucoup plus fort que ce n'était le cas pour les russes, et sans armes. Les russes étaient armés.

La révolution exige donc de chaque prolétaire allemand, de chaque individu, encore beaucoup plus de courage et d'esprit de sacrifice que des russes.

Cela découle des rapports économiques, des rapports de classes en Allemagne, et non d'une quelconque théorie ou imagination de révolutionnaires romantiques ou d'intellectuels.

Dans la mesure où l'importance de la classe augmente, baisse en proportion l'importance des chefs. Cela ne veut pas dire que nous ne devons pas avoir les meilleurs chefs possibles : les meilleurs entre les meilleurs ne sont pas encore assez bons et nous en sommes précisément à les chercher. Cela signifie seulement qu'en comparaison avec l'importance des masses, celle des chefs diminue.

Si on doit gagner, comme vous, avec sept ou huit millions de prolétaires un pays de cent soixante millions d'habitants, alors, oui, l'importance des chefs est énorme ! Car pour vaincre avec si peu d'hommes un si grand nombre, c'est la tactique qui importe en premier lieu. Lorsque, comme vous, camarades, on gagne avec une aussi petite troupe, mais avec un appui auxiliaire, un

aussi grand pays, alors, ce qui importe en premier lieu, c'est la tactique **du chef**. Quand vous avez commencé la lutte, camarade Lénine, avec cette petite troupe de prolétaires, c'était en premier lieu votre tactique, qui, au moment propice, a livré les batailles et rallié les paysans pauvres.

Mais en Allemagne ? Là, la tactique la plus intelligente, la plus grande clarté, le génie même du chef n'est pas l'essentiel, ni le facteur principal. Là, inexorablement, les classes sont en présence, une contre toutes. Là, le prolétariat doit décider lui-même, comme classe. Par sa puissance, par son nombre. Mais **sa puissance**, en face d'un ennemi aussi formidable et d'une supériorité d'organisation et d'armement si écrasante, **est fondée surtout dans sa qualité**.

Vous étiez placé devant les classes possédantes russes comme David devant Goliath. David était petit, mais il avait une arme sûrement mortelle. Le prolétariat allemand, anglais, ouest-européen est en face du capitalisme comme géant contre géant. Pour eux, tout dépend seulement de la force. La force du corps et surtout celle de l'esprit.

N'avez-vous pas remarqué, camarade Lénine, qu'il n'existe pas de « grands » chefs en Allemagne ? Ce sont tous des hommes tout ordinaires. Cela montre déjà que cette révolution doit être en premier lieu l'œuvre des masses et non pas des chefs.

A mon point de vue, ce sera quelque chose de grandiose, de plus grand que rien jusqu'ici. Et une indication de ce que sera le communisme.

Ce sera en Allemagne, ce sera ainsi dans toute

l'Europe occidentale. Car partout le prolétariat est seul.

Ce sera la révolution des masses, non parce que c'est bien ou beau comme ça, ou inventé par quelqu'un, mais parce que c'est conditionné par les rapports économiques et classistes (\*).

De cette différence entre Russie et Europe occidentale, découle en outre ce qui suit :

1° Quand vous, ou l'exécutif de Moscou, ou les communistes opportunistes occidentaux de la Ligue Spartacus ou ceux du P. C. d'Angleterre qui vous suivent, vous dites qu'une lutte sur la question : **chef ou masses** est un non-sens, non seulement vous avez tort vis-à-vis de nous qui cherchons encore un chef, mais vous avez tort parce que cette question a, chez nous, une toute autre signification que chez vous.

2° Quand vous venez nous dire : chef et masse ne doivent faire qu'un, vous ne vous trompez pas seulement en ce que nous cherchons justement une telle unité, mais aussi en ce que cette question a, chez nous, une autre signification que chez vous.

3° Quand vous venez nous dire : il doit y avoir dans le parti communiste une discipline de fer

---

(\*) Je passe ici complètement sous silence que, par cette différence de rapport numérique (20 millions sur 70 millions en Allemagne), l'importance de la masse et des chefs et le rapport entre masse, parti et chefs, même pendant et à la fin de la révolution, seront autres qu'en Russie.

Un développement de cette question, qui par elle-même est extrêmement importante, m'entraînerait trop loin pour l'instant.

et une centralisation absolue, militaire, vous ne vous trompez pas seulement en ceci que nous cherchons effectivement une discipline de fer et une forte centralisation, mais en cela que cette question a, chez nous, une autre signification que chez vous.

4° Quand vous venez dire : en Russie, nous agissons de telle et telle façon (par exemple après l'offensive de Kornilov ou à l'occasion de tel autre épisode), dans telle ou telle période nous allions au parlement, ou bien nous restions dans les syndicats, cela ne veut absolument rien dire et n'implique nullement que cette tactique puisse ou doive convenir ici, car les rapports de classe en Europe occidentale dans la lutte et dans la révolution sont tout autres qu'en Russie.

5° Quand vous, ou l'Exécutif à Moscou, ou les communistes opportunistes en Europe occidentale, vous prétendez nous imposer une tactique qui était parfaitement juste en Russie — par exemple une tactique calculée et basée consciemment ou inconsciemment sur le fait que les paysans pauvres ou d'autres couches travailleuses seront bientôt avec vous, en d'autres termes que le prolétariat n'est pas seul, — cette tactique que vous prescrivez chez nous ou qui y est appliquée, ne peut que conduire le prolétariat occidental à sa perte et à des défaites terribles.

6° Quand vous, ou l'Exécutif à Moscou, ou les éléments opportunistes en Europe occidentale comme la centrale de la Ligue Spartacus en Allemagne et le B. S. P. en Angleterre, vous voulez nous imposer, ici, en Europe occidentale, une tactique opportuniste (l'opportunisme s'appuie

toujours sur des éléments étrangers prêts à abandonner le prolétariat), vous commettez une faute.

L'isolement, le manque de renforts en perspective, et, par conséquent, l'importance supérieure de la masse et la moindre importance relative des chefs, voilà les bases générales sur lesquelles la tactique ouest-européenne doit se fonder.

Ces bases, ni Radek, quand il était en Allemagne, ni l'exécutif de l'Internationale à Moscou, ni vous-même, si j'en crois vos écrits, ne les avez vues.

Sur ces bases : l'isolement du prolétariat et la prédominance des masses et des individus, repose la tactique du K. A. P. D., du Parti communiste de Sylvia Pankhurst (\*) et de la majorité de la Commission d'Amsterdam, telle qu'elle a été nommée par Moscou.

Par ces raisons, ils cherchent surtout à élever les masses, comme unité et comme somme d'individus, à un degré beaucoup plus haut de développement, à éduquer les prolétaires, un par un, pour en faire des lutteurs révolutionnaires en leur faisant voir clairement (non seulement par la théorie, mais surtout par la pratique) que tout dépend d'eux, qu'ils ne doivent rien attendre de l'aide étrangère d'autres classes, peu seulement de leurs chefs, mais tout d'eux-mêmes.

Théoriquement donc, si l'on ne tient pas compte des exagérations privées, des questions de détail et des aberrations, comme celles de Wolfheim et de Laufenberg, qui sont inévitables au début d'un mouvement, la conception des partis et des

---

(\*) Du moins jusqu'à présent.

camarades nommés plus haut est tout-à-fait juste et votre offensive est fautive d'un bout à l'autre (\*).

Si l'on va de l'Est de l'Europe à l'Ouest, on traverse, à un certain endroit, une frontière économique. Elle est tracée de la Baltique à la Méditerranée, à peu près de Dantzig à Venise. C'est la ligne de partage de deux mondes. A l'ouest de cette ligne le capital industriel, commercial, et bancaire, unifié dans le capital financier développé au plus haut degré, domine presque absolument. Le capital agraire même est subordonné à ce capital ou a déjà dû s'unir à lui. Ce capital est hautement organisé et se concentre dans les plus solides gouvernements et Etats du monde.

A l'est de cette ligne n'existe ni cet immense développement du capital concentré de l'industrie, du commerce, des transports, de la banque, ni sa domination presque absolue, ni, par conséquent, l'Etat moderne solidement édifié.

Ce serait déjà en soi-même un miracle que la tactique du prolétariat révolutionnaire à l'ouest de cette frontière fût la même qu'à l'Est.

---

(\*) Ceci m'a frappé que dans votre polémique, vous faites presque toujours usage des opinions privées de l'adversaire, et non de ses positions officielles.

## II

### LA QUESTION SYNDICALE

Après avoir établi ces bases théoriques générales, je veux essayer maintenant de prouver aussi dans l'application que la gauche en Allemagne et en Angleterre a, généralement, raison. Dans les questions syndicale et parlementaire en particulier.

D'abord la question des syndicats.

« De même que le parlementarisme exprime le pouvoir intellectuel des chefs sur les masses ouvrières, le mouvement syndical incarne leur domination matérielle. Les syndicats constituent, sous le capitalisme, les organisations naturelles pour l'unification du prolétariat, et à ce titre Marx, déjà de très bonne heure, a fait ressortir leur importance. Dans le capitalisme développé et plus encore à l'époque impérialiste, les syndicats sont devenus toujours davantage des associations géantes, qui montrent la même tendance de développement qu'en d'autres temps, l'appareil d'Etat bourgeois lui-même. Dans ce dernier s'est formée une classe d'employés, une bureaucratie qui dispose de tous les moyens de gouvernement de l'organisation, l'argent, la presse, la nomination des sous-ordres ; souvent les prérogatives des fonctionnaires s'étendent encore plus loin, de sorte que, de serviteurs de la collectivité, ils deviennent ses maîtres, et s'identifient eux-mêmes avec l'organisation. Les syndicats convergent aussi avec l'Etat et sa bureaucratie en ce que, malgré la démocratie qui est censée y régner, les membres ne sont pas en situation de faire prévaloir leur volon-

té contre le fonctionnarisme ; sur l'appareil artistement édifié des règlements et des statuts toute révolte se brise avant qu'elle puisse ébranler les hautes sphères.

« C'est seulement par une longue persévérance à toute épreuve qu'une organisation parvient quelquefois, après des années, à un succès relatif qui ressort généralement à un changement de personnes. Dans ces dernières années, avant la guerre et après, on en est arrivé ainsi — en Angleterre, en Allemagne, en Amérique — à des révoltes de militants faisant la grève pour leur propre compte, contre la volonté des chefs ou les résolutions de l'association elle-même. Que cela puisse arriver comme quelque chose de naturel, et être envisagé comme tel, manifeste que l'organisation, loin d'être la collectivité des membres, se présente comme un être qui lui est en quelque sorte étranger. Les ouvriers ne sont pas souverains dans leur association, mais elle les domine comme une force extérieure contre laquelle ils peuvent se révolter, bien que cette force soit cependant sortie d'eux-mêmes. Encore un point de commun avec l'Etat. Puis, lorsque la révolte s'apaise, l'ancienne direction se réinstalle et sait se maintenir malgré la haine et l'amertume impuissante dans les masses, parce qu'elle s'appuie sur l'indifférence et le manque de clairvoyance, de volonté homogène et persévérante de ces masses, et parce qu'elle repose sur la nécessité interne du syndicat comme seul moyen pour les ouvriers de trouver, dans l'unification, des forces contre le capital.

« En luttant contre le capital, contre les tendances du capital absolutistes et génératrices de

misère, en limitant ces tendances et en rendant de ce fait l'existence possible à la classe ouvrière, le mouvement syndical s'est mis à remplir un rôle dans le capitalisme et il est devenu lui-même de cette manière un membre de la société capitaliste. Mais du moment où la révolution commence, en tant que le prolétariat, de membre de la société capitaliste, se mue en son destructeur, il rencontre devant lui le syndicat comme un obstacle.

« Ce que Marx et Lénine ont fait ressortir à propos de l'Etat : à savoir que son organisation, malgré ce qu'elle contient de démocratie formelle, le rend impropre à servir d'instrument pour la révolution prolétarienne, vaut donc aussi pour les organisations syndicales. Leur puissance contre-révolutionnaire ne peut être ni anéantie, ni atténuée par un changement de personnes, par le remplacement des chefs réactionnaires par des hommes de gauche ou des révolutionnaires.

« C'est la forme organisatoire elle-même qui rend les masses à peu près impuissantes et qui les empêche de faire du syndicat l'instrument de leur volonté. La révolution ne peut vaincre qu'en détruisant cet organisme, c'est-à-dire en bouleversant de fond en comble cette forme organisatoire afin qu'il en sorte quelque chose de tout à fait autre.

« Le système des conseils, par son développement propre, est capable de déraciner et de faire disparaître non seulement le bureaucratie étatique, mais aussi la bureaucratie syndicale, de former non seulement les nouveaux organes politiques du prolétariat contre le capitalisme, mais aussi les bases des nouveaux syndicats. Au cours des dis-

cussions dans le Parti, en Allemagne, on s'est moqué de ce qu'une forme d'organisation puisse être révolutionnaire, sous prétexte que tout dépendait seulement de la conscience révolutionnaire des hommes, des adhérents. Mais si le contenu essentiel de la révolution consiste en ce que les masses prennent elles-mêmes en main la direction de leurs propres affaires, la direction de la société et de la production, — il s'ensuit que toute forme d'organisation qui ne permet pas aux masses de dominer et de diriger elles-mêmes est contre-révolutionnaire et nuisible ; pour cette raison elle doit être remplacée par une autre forme organisatoire qui est révolutionnaire, du fait qu'elle permet aux ouvriers eux-mêmes de décider activement de tout » (Pannekoek).

Les syndicats, par leur nature, ne sont pas de bonnes armes pour la révolution dans l'Europe de l'ouest. Même s'ils n'étaient pas devenus les instruments du capitalisme, s'ils n'étaient pas dans les mains des traîtres, et si — dans les mains de quelques chefs que ce soit — ils n'étaient pas, par nature, voués à faire de leurs membres des esclaves et des instruments passifs, ils n'en seraient pas moins inutilisables.

Les syndicats sont trop faibles pour la lutte, pour la révolution contre le capital organisé au plus haut degré comme il est en Ouest-Europe, et contre son Etat. L'un et l'autre sont beaucoup trop puissants pour eux. Les syndicats sont encore pour une part des associations de métier, et déjà, par ce seul fait, ne peuvent faire de révolution. Et dans la mesure même où ce sont des associations d'industrie, ils ne s'appuient pas directement sur les



usines, sur les ateliers, ce qui cause aussi leur faiblesse. Enfin, ce sont moins des groupements de lutte que des sociétés de secours mutuel, produits de l'époque petite-bourgeoise.

Leur organisation était déjà insuffisante pour la lutte avant que la révolution ne soit là ; pour la révolution elle-même, en Europe occidentale, elle est inapte à tout service. Car les usines, les ouvriers des usines, ne font pas la révolution dans les métiers ou les industries, mais dans les ateliers. Par surcroît, les syndicats sont des organes à travail lent, beaucoup trop compliqués, bons seulement pour les périodes d'évolution. Et c'est avec ces misérables syndicats, qui, comme on l'a vu, doivent être détruits en tout cas, qu'on veut faire la révolution... Les ouvriers ont besoin d'armes pour la révolution en Europe occidentale. Les seules armes pour la révolution en Europe occidentale sont les organisations d'usine. Les organisations d'usine rassemblées dans une grande unité.

Les ouvriers ouest-européens ont besoin des meilleures armes. Parce qu'ils sont seuls, parce qu'ils n'ont pas d'aide. Et à cause de cela, il leur faut ces organisations d'usine. En Allemagne et en Angleterre, tout de suite, parce que là, la révolution est le plus imminente. Et aussi dans les autres pays, le plus vite possible, dès que nous pourrons l'obtenir.

Cela ne vous sert à rien de dire, camarade Lénine : en Russie, nous avons agi de telle et telle façon. Car, premièrement, vous n'aviez pas en Russie d'aussi mauvaises organisations de lutte que sont beaucoup de syndicats chez nous. Vous aviez des organisations d'usine. En second lieu, l'esprit

des ouvriers était plus révolutionnaire. Troisièmement, l'organisation des capitalistes était faible. Et aussi l'Etat. Enfin, et au fond, tout dépend de cela, vous aviez de l'aide. Vous n'aviez donc pas besoin d'avoir les meilleures entre les meilleures armes. Nous sommes seuls, nous avons donc besoin des toutes meilleures armes. Sans cela nous ne vaincrons pas, sans cela une défaite suivra l'autre.

Mais il y a encore d'autres bases, morales et matérielles, qui démontrent que nous avons raison.

Représentez-vous, camarade, l'état des choses en Allemagne avant la guerre et pendant la guerre. Les syndicats, seuls et trop faibles instruments, sont entièrement aux mains des chefs comme des machines inertes et ceux-ci les exploitent au profit du capitalisme. Puis vient la Révolution. Les syndicats sont employés par les chefs et par la masse des membres comme arme contre la Révolution. C'est par leur aide, par leur soutien, par l'action de leurs chefs et en partie aussi par celle de leurs membres que la Révolution est assassinée. Les communistes voient leurs propres frères fusillés avec l'aide des syndicats. Les grèves en faveur de la Révolution, sont brisées. Croyez-vous, camarade, qu'il soit possible que des ouvriers révolutionnaires restent ensuite dans de telles organisations ? Si encore elles sont par dessus le marché des outils beaucoup trop faibles pour pouvoir servir la révolution ! Il me semble que c'est psychologiquement impossible. Qu'auriez-vous fait vous-même comme membre d'un parti politique, du parti menchevick, par exemple, s'il s'était conduit ainsi pendant la Révolution ? Vous auriez scission-

né (si vous ne l'aviez pas déjà fait auparavant)... Mais vous allez dire : c'était un parti politique, pour un syndicat, c'est autre chose. Je crois que vous faites erreur. Dans la révolution, tant que dure la révolution, chaque syndicat, même chaque groupement ouvrier, joue un rôle de parti politique pour ou contre la révolution.

Mais vous allez dire, et vous le dites dans votre article, que ces mouvements sentimentaux doivent être surmontés en faveur de l'unité et de la propagande communiste. Je vous démontrerai que cela était impossible, en Allemagne, pendant la révolution. Par des exemples concrets. Car nous devons considérer cette question-là aussi d'un point de vue tout à fait concret et unilatéral... Supposons qu'il y ait en Allemagne 100.000 dockers, 100.000 métallurgistes et 100.000 mineurs vraiment révolutionnaires. Ils veulent faire la grève, se battre, mourir pour la révolution. Les autres millions, non. Que doivent faire les 300.000 ? En premier lieu s'unir entre eux, former une ligue pour le combat. Vous convenez de cela : les ouvriers ne peuvent rien sans organisation. Mais une nouvelle ligue en face des anciennes associations équivaut déjà à une scission sinon formelle, du moins réelle. Même si les partisans du nouveau groupement restent membres des anciens. Mais voici que les membres de l'organisation nouvelle ont besoin à présent d'une presse, de réunions, de locaux, de personnes payées. Cela coûte beaucoup d'argent. Et les ouvriers allemands ne possèdent à peu près rien. Pour faire vivre la nouvelle association, ils seront obligés, même s'ils n'en avaient pas envie, de quitter l'ancienne. Donc, considéré d'un point

de vue concret, ce que vous vous figurez, cher camarade, est impossible.

Mais il existe encore de meilleures raisons matérielles. Les ouvriers Allemands qui ont quitté les syndicats, qui veulent détruire les syndicats, qui ont créé les organisations d'usine et l'Union Ouvrière se sont trouvés en pleine Révolution. Il fallait lutter immédiatement. La Révolution était là. Les syndicats ne voulurent pas lutter. A quoi bon, dans un pareil moment dire : restez dans les syndicats, propagez vos idées, vous deviendrez sûrement les plus forts et aurez la majorité. Cela serait bien joli, en ne tenant pas compte de l'étouffement des minorités qui est un fait d'usage et la gauche elle-même ne demanderait qu'à l'essayer si seulement on avait le temps. Mais il n'y avait pas à attendre. La Révolution était là. Et elle est encore là !

Pendant la révolution (notez bien cela, camarade, c'était pendant la révolution que les ouvriers Allemands ont scissionné et ont créé leur Union Ouvrière) les ouvriers révolutionnaires se sépareront toujours des social-patriotes. Pour lutter il n'y a à un tel moment aucune autre possibilité. Quoi que vous et le Congrès de l'Internationale puissiez dire, et avec quelque mécontentement que vous considériez la scission, elle aura toujours lieu pour des raisons psychologiques et matérielles.

Parce que les ouvriers ne peuvent pas toujours supporter d'être fusillés par les syndicats et parce qu'il faut lutter.

A cause de cela, les gauchistes ont créé l'Union générale ouvrière. Et comme ils croient que la révolution en Allemagne n'est pas encore finie, mais

qu'elle ira plus loin, jusqu'à la victoire, à cause de cela ils tiennent le coup.

Camarade Lénine ! existe-t-il dans le mouvement ouvrier, si deux directions se forment, un autre moyen que la lutte ? Et si ces orientations sont très différentes, opposées l'une à l'autre, peut-on en sortir autrement que par la scission ? Avez-vous jamais entendu parler d'un autre moyen ? Existe-t-il quelque chose de plus contradictoire que la révolution et la contre-révolution ?

A cause de cela aussi le K. A. P. D. et l'Union générale ouvrière ont pleinement raison.

Au fond, camarade, ces scissions, ces clarifications n'ont-elles pas toujours été une bonne chose pour le prolétariat ? Est-ce qu'on ne s'en aperçoit pas toujours plus tard ? Sur ce terrain, j'ai quelque expérience. Quand nous étions encore dans le parti social-patriote, nous n'avions aucune influence. Quand nous avons été jetés dehors — au commencement — peu d'influence. Mais après cela, bientôt une grande influence, et ensuite, rapidement une très grande influence. Et comment, vous, les Bolchevicks, vous êtes-vous trouvez, après la scission, camarade ? Tout à fait bien, je crois. Ce fut ainsi : d'abord petit ; plus tard — grand. Maintenant, tout. Il dépend entièrement du développement économique et politique qu'un groupe, aussi petit soit-il, devienne le plus puissant. Si la révolution continue en Allemagne, il y a bon espoir que l'importance et l'influence de l'Union Ouvrière deviennent prépondérantes. Qu'elle ne se laisse pas intimider par les rapports numériques : 70.000 contre 7.000.000. De plus petits groupes que ceux-là sont devenus les plus forts. Entre autres les Bolchevicks !

Pourquoi les organisations d'usine et de lieu de travail, et l'Union ouvrière qui se base sur cette organisation et qui est formée de leurs membres sont-elles d'aussi excellentes armes, à coup sûr, avec les partis communistes, les meilleures, les seules bonnes armes pour la révolution en Europe occidentale ?

Parce que là les ouvriers agissent par eux-mêmes infiniment plus que dans les vieux syndicats, parce qu'ils ont les chefs entre leurs mains, et, par eux, l'orientation elle-même ; et parce qu'ils contrôlent l'organisation d'usine, et par elle toute l'Union.

Chaque usine, chaque lieu de travail est un tout. Dans l'usine, les ouvriers élisent leurs hommes de confiance. Les organisations d'usine sont réparties en districts économiques. Pour les districts, on élit de nouveau des hommes de confiance. Et les districts élisent à leur tour la direction générale de l'Union pour le Reich entier.

Ainsi, toutes les organisations d'usine, sans distinguer à quelles industries elles appartiennent, forment ensemble une seule Union ouvrière.

C'est, comme on le voit, une organisation toute orientée vers la révolution.

On voit encore ceci : ici, l'ouvrier, chaque ouvrier, reçoit un pouvoir. Car il élit dans son lieu de travail ses propres hommes de confiance, et a par eux une influence directe sur le district et l'Union à l'échelle du Reich. Il y a une centralisation forte, mais sans excès. L'individu, avec son organisation directe, l'organisation d'usine, a une grande puissance. Il peut révoquer immédiatement ses hommes de confiance, les remplacer et les for-

cer à remplacer tout de suite les instances les plus hautes. Il y a de l'individualisme, mais pas trop.

Car les instincts centraux, conseils régionaux et conseil national ont une grande autorité. Individu et direction ont juste autant de pouvoir qu'il est nécessaire et possible qu'ils en aient, en Europe centrale, dans la période que nous vivons, celle de l'explosion de la révolution.

Marx écrit que, sous le capitalisme, le citoyen en face de l'Etat, est une abstraction, un chiffre. Il en est de même dans les vieilles organisations syndicales. La bureaucratie, toute l'essence de l'organisation forme un monde supérieur échappant à l'ouvrier, flottant au-dessus de lui comme le ciel. L'ouvrier est en face d'elles un chiffre, une abstraction. Il n'est même pas pour elles l'homme dans l'atelier ; il n'est pas un être vivant, qui veut et qui lutte. Remplacez, dans les vieux syndicats, une bureaucratie constituée par un personnel nouveau, et en peu de temps vous verrez que celui-ci aussi acquerra le même caractère qui l'élèvera, l'éloignera, le détachera de la masse. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes seront des tyrans placés à côté de la bourgeoisie. Cela résulte de l'essence de l'organisation.

Comme c'est différent dans les organisations d'usine ! Ici, c'est l'ouvrier lui-même qui décide de la tactique de l'orientation et de la lutte, et qui fait intervenir immédiatement son autorité, si les chefs ne font pas ce qu'il veut. Il est en permanence au centre de la lutte, car l'usine, l'atelier sont en même temps la base d'organisation.

Il est, autant qu'il est possible sous le capitalisme, l'artisan et le maître de sa propre destinée, et comme il en est ainsi de chacun, **la masse livre**

**et dirige son propre combat.** Bien plus, infiniment plus en tout cas que ce n'était possible dans les vieilles organisations économiques, tant réformistes que syndicalistes (\*).

Par cela même qu'elles font des individus, et par conséquent des masses, les agents directs de la lutte, ses conducteurs et leurs soutiens, les organisations d'usine et l'Union Ouvrière sont vraiment les meilleures armes pour la révolution, les armes dont nous avons besoin, en l'Europe Occidentale, pour renverser sans aide le capitalisme le plus puissant du monde entier.

Mais, camarade, ce ne sont encore, au fond, que d'assez faibles arguments au prix de la dernière et fondamentale raison, laquelle est en liaison intime avec les principes auxquels j'ai fait allusion en commençant. Cette raison est décisive pour le K. A. P. D. et pour le parti d'opposition en Angleterre : ces partis veulent élever largement le niveau de conscience des masses et des individus en Allemagne et en Angleterre.

A leur avis il n'y a pour cela qu'un seul moyen. Et je voudrais bien vous demander encore une fois si vous connaissez une autre méthode dans le mouvement ouvrier. C'est la formation, l'éducation **d'un groupe qui montre dans sa lutte ce que doit devenir la masse.** Montrez-moi, camarade, un autre moyen si vous en connaissez. Moi, je n'en connais pas d'autres.

(\*) Naturellement, il faut bien comprendre que cette nouvelle corrélation d'individualisme et de centralisme n'est pas déjà donnée comme un fait achevé, mais est une réalité en formation, un processus qui ne se développera et n'atteindra son aboutissement qu'à travers la lutte.